



Quelque 300 000 fleurs décorant les chars ont été commandées aux Pays-Bas. Keystone/Kristian Skeie

La «neige de mai» a (re)fait venir les foules à Montreux

Parade Cinquante-huit ans après sa dernière édition, la Fête des Narcisses a attiré 30 000 à 40 000 personnes sur la Riviera.

Camille Krafft

camille.krafft@lematindimanche.ch

A l'origine, en 1897, elle fut créée pour retenir un peu plus longtemps sur la Riviera les touristes anglais, une fois la saison d'hiver terminée. Mais les temps changent et hier, à la Fête des Narcisses de Montreux, il y avait, bien sûr, des visiteurs étrangers. Mais il y avait aussi, surtout, des habitants de la Riviera, hurlant de joie au passage des leurs, trépanant d'impatience en attendant leur tour de défiler ou bégayant d'émotion à l'évocation du souvenir des cortèges de leurs vingt ans.

Parce que ressusciter l'une des plus grandes manifestations de Suisse romande cinquante-huit ans après sa dernière édition, cela invite, forcément, à la nostalgie. «Pour nous qui avons vécu les fêtes précédentes, dont la dernière en 1957, c'est absolument merveilleux d'être là», glisse Andrée,

née en 1930, qui a amené un petit strapontin pliable pour suivre le défilé depuis le trottoir. A l'époque, raconte la dame, les narcisses désormais protégés se ramassaient à la pelle dans les champs, avant d'être revendus. On en trouvait même dans les kiosques. Mais, déjà, c'étaient d'autres variétés de fleurs qui décoraient les chars, la floraison de la «neige de mai» étant trop aléatoire.

Pour cette nouvelle édition, organisée bénévolement par la Jeune Chambre Internationale et sponsorisée par les communes et acteurs économiques locaux, les quelque 300 000 fleurs piquées sur les véhicules ont été commandées aux Pays-Bas et acheminées par des semi-remorques. Ça en a fait soupirer certains sous le soleil, mais qu'importe: 30 000 à 40 000 personnes ont fait le déplacement pour ce défilé éclectique, où les corps parfaits de danseuses de samba

brésiliennes ont succédé aux moustaches des milices vaudoises, fringantes sous l'uniforme malgré le poids des ans.

Clou du corso fleuri: le char de la reine, élue jeudi soir lors d'une soirée de gala qui a accueilli près de 700 personnes au Montreux Palace. Tout sourire dans la tribune VIP, à quelques sièges de la conseillère d'Etat Jacqueline de Quattro qui taille une bavette avec le chanteur Henri Dès, Josée Petignat Müller regarde passer la belle en souriant sous son rouge à lèvres impeccable. Il y a cinquante-huit ans, c'était elle, Josée, qui défilait sur le grand char en saluant de sa main gracieuse les spectateurs agglutinés sur les trottoirs. Elue reine en 1957, elle portait une robe lilas assortie aux pois de senteur qui garnissaient le véhicule, baptisé «la fille de Madame Angot».

«A l'époque, c'était une manifestation extraordinaire, comme les Fêtes de Genève»

Josée Petignat Müller, Reine Narcisses 1957

te-huit ans, c'était elle, Josée, qui défilait sur le grand char en saluant de sa main gracieuse les spectateurs agglutinés sur les trottoirs. Elue reine en 1957, elle portait une robe lilas assortie aux pois de senteur qui garnissaient le véhicule, baptisé «la fille de Madame Angot».

Prestigieuse, la Fête des Narcisses avait accueilli auparavant le général Guisan et proposé des spectacles de l'opéra de Rome. Le cortège était alors «plus spectaculaire et plus imposant, raconte l'ancienne reine. C'était une manifestation extraordinaire, comme les Fêtes de Genève. Aujourd'hui, vous avez ce genre d'événement dans tous les coins et à tout moment.»

La Jeune Chambre Internationale, qui a travaillé avec un budget de 500 000 francs, espère avoir ressuscité la fête pour de bon, et passer le relais pour de futures éditions. ●

Grisélidis honorée dix ans après sa mort

Célébration La courtisane, peintre et écrivaine Grisélidis Réal aura enfin une stèle au cimetière des Rois. Ses proches et ceux qui l'admirent lui ont rendu hommage hier.

L'expression est tellement jolie, c'est Angelina, prostituée colombienne à l'origine du syndicat des travailleurs et travailleuses du sexe genevois, qui l'emploie: «Grisélidis Réal a fait basculer ma vie avec ses mots.» Angelina, 44 ans, n'a pas connu la célèbre courtisane, décédée en 2005. Mais sa «rage», sa «force» et sa «soif de justice» exceptionnelles sont pour la Colombienne «un modèle.»

En lisant Grisélidis Réal, en regardant ses pièces, Angelina est devenue fière d'être une putain. Ce n'est pas rien. Comme une cinquantaine d'autres personnes, elle s'est donc rendue hier au cimetière des Rois, à Genève, pour célébrer les dix ans du décès de l'écrivaine, qui aura enfin, prochainement, une stèle au-dessus de sa tombe.

Des fesses et des seins, on en trouve depuis belle lurette dans la dernière demeure des notables genevois. Mais les proches de Grisélidis Réal auront dû batailler ferme pour faire accepter le sexe de femme stylisé imaginé par l'artiste Jo Fontaine. Une œuvre ronde et douce, plus symbolique que militante, qui avait été refusée à deux reprises par le Conseil administratif de la Ville de Genève depuis 2011, avant d'être acceptée il y a deux semaines.

A l'invitation du «fils de pute» (il revendique l'expression) Igor Schimek, les proches et admirateurs de l'auteur de «Noir est une couleur» ont marqué le coup hier. Une célébration qui se voulait «simple», «sincère» et «informelle». L'événement était «à la fois privé et public, comme tout ce qui tourne autour de Grisélidis», précise son fils aîné. Une cinquantaine de personnes étaient présentes, dont les quatre enfants de l'écrivaine et ses petits-enfants. «On est resté là durant deux heures, à évoquer sa mémoire, en lisant des textes et en chantant des chansons, raconte Sylvain Thévoz, du Comité Aspasia. Il y avait des roses et du vin, c'était détendu, tendre et joyeux.»

Une prostituée reposant au «Panthéon genevois», sous une sculpture représentant un sexe de femme, est-ce un signe que les temps changent dans la Cité de

Calvin? Oui, pense Sylvain Thévoz: «Son côté sulfureux a été mis en avant par le passé, ce qui a fait du tort à sa mémoire et occulté son œuvre. Mais les mœurs évoluent et les opposants se lassent: cette fois, je n'ai entendu personne monter sur ses grands chevaux.» L'ancien maire de Genève Patrice Mugny, qui s'est démené pour que Grisélidis Réal ait sa place au cimetière des Rois, ajoute: «Il ne s'agit pas de dire si la prostitution est morale ou immorale. Le fait est qu'elle existe, et que les personnes qui se prostituent ont des droits et doivent être traitées correctement. Grisélidis Réal était une grande militante de ces droits, et elle a contribué au rayonnement de Genève.»

Mieux, selon Igor Schimek, l'héritage de sa mère «ne cesse de grandir. Conférences, débats, festivals, ça n'arrête pas. Et son fonds est l'un des plus consultés des archives littéraires suisses.»

Après des années très dures en Allemagne, qu'elle relate dans son premier roman («J'ai pris le risque de souffrir, celui de perdre la vie, pour pouvoir me nourrir et nourrir mes enfants»), Grisélidis Réal quitte un temps la prostitution. Elle y reviendra «par choix, raconte son fils. Elle se sentait plus forte, et savait qu'elle le vivrait différemment». C'est alors qu'elle deviendra la militante, puis progressivement l'icône que l'on connaît. Mais si plusieurs travailleuses du sexe d'un certain âge étaient présentes hier, de nombreuses prostituées de la nouvelle génération, souvent d'origine étrangère, ignorent sans doute tout de cet héritage.

Camille Krafft



L'écrivaine Grisélidis Réal reste une icône. DR

Vania Alleva deviendra la première femme présidente d'Unia

Syndicat L'encre avait beaucoup coulé lorsque Vania Alleva était devenue coprésidente d'Unia. Désormais, elle est candidate unique à la présidence de l'organisation.

Une femme à la tête d'un syndicat qui défend notamment les maçons et les métallos? Unia a prouvé que c'est possible en nommant Vania Alleva à la coprésidence de l'organisation à la fin de l'année 2012. Désormais, la syndicatrice franchit un pas supplémentaire. En effet, selon nos informations, la Zurichoise devrait être proposée par le comité directeur d'Unia comme candidate unique à la présidence du syndicat lors de la prochaine assem-

blée des délégués le 20 juin prochain à Berne. Renzo Ambrosetti, l'actuel coprésident, a décidé quant à lui de prendre sa retraite.

«Vania Alleva est l'unique candidate à la présidence d'Unia, confirme Lucas Dubuis, porte-parole de l'organisation. Mais la décision de l'élire revient aux délégués.» La syndicaliste serait la première femme à accéder à la tête de cette organisation. Et l'année s'annonce déjà des plus chargées. En plus du débat sur les retraites lancé par le conseiller fédéral Alain Berset, la Zurichoise devra investir beaucoup d'énergie dans la renégociation de deux conventions collectives dans des branches clés: le secteur princi-

pal de la construction, ainsi que l'hôtellerie et la restauration.

Mais, probablement, pas de quoi effrayer Vania Alleva qui, en tant que coprésidente a déjà dû mener plusieurs combats, notamment celui contre l'extension des heures d'ouverture des magasins. Cette femme incarne le renouveau syndical. Elle a développé le secteur tertiaire au sein d'Unia. Désormais, beaucoup de membres supplémentaires émanent de ce domaine alors qu'il n'y a pas si longtemps «il s'agissait d'un terrain en friche», nous confie un syndicaliste.

Mais le goût du combat syndical, cette Zurichoise de 46 ans, d'origine italienne, l'a acquis il y a bien longtemps. Elle



Vania Alleva incarne le renouveau syndical. DR

a récemment avoué dans 24 heures qu'elle a été politisée lors de ses études à Rome: «Pendant mes premières années, nous avons occupé l'université à cause de mesures d'économie dans le domaine de la formation. C'était très important pour moi.»

Dans la presse, cette *seconda* parle aussi volontiers de son enfance dans un milieu modeste: «Je suis issue d'une famille ouvrière. Mon père était chauffeur, ma mère couturière. A travers eux, j'ai vécu les préoccupations des salariés, liées au poste de travail, au salaire, au respect. J'ai été aussi confrontée dès mon enfance aux différences faites sur la base de l'origine.»

Une femme à la tête d'un syndicat d'hommes? «C'est magnifique», réagit Christiane Brunner. En 1992, la Genevoise était devenue présidente de la Fédération suisse des travailleurs de la métallurgie et de l'horlogerie (un syndicat, qui après la fusion avec le SIB, le syndicat du bâtiment, donnera naissance à Unia). Et d'ajouter: «Heureusement, les mentalités ont évolué depuis. Mais, en tant que femmes, nous avons quelques avantages, notamment le fait que les hommes sont polis avec nous. L'inconvénient, c'est qu'il faut tout le temps être au front, s'imposer et prouver qu'on a le pouvoir.»

Fabian Muhieddine